

BENJAMIN BÂCLE

University College London

L'absence comme condition de la présence : Albert Samain et le dessaisissement

Tout nous enjoint, aujourd'hui, à rechercher le succès, que celui-ci se traduise par une élévation du statut social, une plus grande reconnaissance publique, l'accumulation de richesses et de biens ou une maîtrise accrue de soi-même et de son potentiel. Le substrat philosophique et épistémologique de ce discours ambiant est multiple, mais trouve sans doute l'un de ses points d'ancrage les plus solides dans une conception utilitariste de l'épanouissement individuel. Selon Jeremy Bentham, fondateur de l'utilitarisme moderne, le plaisir et la peine sont les points cardinaux de toute expérience humaine, et peut être dit utile tout ce qui contribue à la maximisation de l'un et à la minimisation de l'autre¹. L'avantage d'une telle approche est qu'elle se prête volontiers à la quantification et à la comparaison, et permet d'envisager le développement personnel en termes d'acquisition et de progrès visibles et vérifiables, la possession de ce qui constitue selon les conventions une vie réussie étant alors l'horizon suprême. L'échec, dans ces conditions, n'est acceptable qu'en tant qu'étape nécessaire – et dont il s'agira de tirer les leçons – vers le but prescrit. Il n'est permis de perdre, et de se perdre, que dans la mesure où cette perte s'inscrit dans un récit, celui de la lutte en dernier ressort victorieuse contre les aléas du destin.

¹ Cf. J. Bentham, *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation*, London, T. Payne & Son, 1789, p. 1.

Mais voilà : réussir, dans le sens juste évoqué, est-ce vraiment être heureux ? Alexis de Tocqueville, dans sa *Démocratie en Amérique*, pose déjà la question du rapport entre possession et bonheur, constatant que « celui qui a renfermé son cœur dans la seule recherche des biens de ce monde [...] en imagine à chaque instant mille autres que la mort l'empêchera de goûter, s'il ne se hâte »², et que « cette pensée le remplit de troubles, de craintes et de regrets, et maintient son âme dans une sorte de trépidation incessante »³. Plus près de nous, Gabriel Marcel affirme que « l'inventoriable est le lieu du désespoir »⁴. Mesurer sa propre valeur à l'aune des faits accomplis ou des objets et honneurs acquis condamne à « une sorte d'impatience, d'ennui, de dégoût »⁵, liée à la double impression d'avoir épuisé les expériences spécifiques à une situation donnée et de n'être parvenu à vivre qu'une part « dérisoire »⁶ de l'ensemble des expériences possibles.

Comment alors sortir de ce que Marcel appelle la « tragédie de l'avoir »⁷ ? Selon lui, ne plus appréhender l'autre comme un donné « *parmi d'autres* »⁸, qui ne m'intéresse que pour l'idée que je m'en fais et pour ce qu'il ou elle a à m'apporter, permet de cesser « de former avec moi-même une sorte de cercle »⁹ où tout finit par se résorber. Marcel invite à se mettre en *disponibilité*¹⁰ afin de recevoir l'autre dans sa singularité. Cet accueil implique un abandon de toute velléité

2 A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Charles Gosselin, 1840, t. 3, p. 275-276.

3 *Ibidem*, p. 276.

4 G. Marcel, *Essai de philosophie concrète*, Paris, Gallimard, 1940, p. 106.

5 *Ibidem*.

6 *Ibidem*, p. 107.

7 *Ibidem*.

8 *Ibidem*, p. 109.

9 *Ibidem*, p. 108.

10 *Ibidem*, p. 131.

d'accaparement, au nom d'une « relation vivante »¹¹, d'un « échange créateur »¹². Jean Onimus complète cette réflexion lorsqu'il rejette « le parti pris utilitaire »¹³ qui réduit le monde à une matière inerte qu'il s'agit d'exploiter, et affirme, d'une part, que « le singulier est inépuisable et [...] échappe à nos prises »¹⁴, et, d'autre part, que « *s'approprier c'est profaner* »¹⁵. La pleine appréciation d'une réalité autre que soi requiert de renoncer à se l'annexer. Et c'est paradoxalement ce renoncement qui permet aussi d'y *participer*. Participer, c'est selon Onimus comprendre en soi-même « l'intense désir de retenir » la plénitude qui s'offre à nous à travers l'instant, et tenter « d'en pénétrer l'essence passagère, de la célébrer, de l'immortaliser en quelque façon »¹⁶, sans jamais pourtant chercher à s'en emparer. Une telle participation est particulièrement sensible dans les domaines artistique et sacré ; en effet, « le dessaisissement est commun à l'approche esthétique, poétique et religieuse »¹⁷.

Albert Samain, poète du dessaisissement

Même si l'on accorde à Onimus que cette approche sous-tend la création artistique, il est douteux qu'elle soit partout présente au même degré. Certains poètes sont plus visiblement dessaisis que d'autres, et sont plus à même d'exemplifier le rapport à la perte – de soi et de ses ambitions – dont il est ici question. Parmi eux, Albert Samain, figure éthérée de la fin du XIX^e

11 *Ibidem*, p. 107.

12 *Ibidem*.

13 J. Onimus, *Essais sur l'émerveillement*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 11.

14 *Ibidem*, p. 21.

15 *Ibidem*, p. 12.

16 *Ibidem*, p. 19.

17 *Ibidem*, p. 12.

siècle français, représentant accidentel et partiel du mouvement symboliste, habité par « l'incorruptible orgueil de ne servir à rien »¹⁸, peut être dit fournir une réponse particulièrement éloquente à la problématique de « l'avoir ». D'abord du fait de la discordance entre lui et son époque : Samain s'éveille à la poésie en un temps où le « positivisme scientifique [imprègne] à la fois le monde de la pensée et celui de l'art »¹⁹, le réalisme et le naturalisme dictant encore l'ordre du jour en littérature, et le Parnasse confinant encore la poésie à la beauté extérieure des choses. Le même empirisme – celui consacré par le John Locke de *An Essay Concerning Human Understanding* (1689) – qui a un siècle plus tôt présidé à l'émergence de l'utilitarisme invite à se rabattre sur les faits et les lois inaltérables de la vie sociale et esthétique, et il ne peut être question, au sein de ces mouvements, de se perdre dans les méandres de la vie intérieure : l'heure est à la maîtrise et à la démonstration. L'œuvre de Samain, par contraste, se pose en refuge du fugitif, de l'évanescant, de ce qui se dérobe à l'analyse. Mais c'est aussi sa vie, qui selon lui « n'a pas d'histoire »²⁰, qui qualifie le poète pour une telle étude sur la perte et le renoncement.

Né à Lille en 1858, forcé par la mort de son père de quitter l'école prématurément pour subvenir aux besoins de sa famille, forçat du secteur privé (bancaire puis sucrier) avant d'être nommé expéditionnaire

18 A. Samain, *Œuvres poétiques complètes*, C. Carrère (éd. critique), Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 105. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation OPC, la pagination suivra le signe abrégatif après la virgule.

19 G. Van Roosbroek, J. W. Beach, « A French Love Poet of the Nineties », [dans :] *The North American Review*, Aug. 1921, vol. 214, n° 789, p. 224, trad. B. B.

20 L. Bocquet, *Albert Samain, Sa Vie, son Œuvre*, Paris, Mercure de France, 1919, p. 11.

à la Mairie de Paris et de rejoindre « ce petit milieu de fonctionnaires, mal payés, à la vie étroite », qui « cherchent à s'évader comme ils peuvent de leurs servitudes quotidiennes »²¹ en écrivant et en prenant part, tant bien que mal, à la vie littéraire de leur temps, Samain mène jusqu'à la fin de sa courte vie (de constitution faible, il meurt en 1900) une existence double, entre rêveries poétiques cathartiques et monotonie professionnelle et domestique. « L'orientation particulière de mon âme est le bonheur »²², écrit-il ainsi, alors qu'une prédisposition tout aussi forte à l'angoisse continue de l'oppresser, nourrie qu'elle est par sa situation, sa timidité, ses responsabilités familiales – il s'occupe de sa mère jusqu'au décès de celle-ci, qui l'affecte sévèrement et précipite selon certains sa mort prématurée – et sa conscience de ne pas en faire assez pour s'accomplir. Il ne saura jamais capitaliser sur le succès inattendu de son premier recueil de poèmes, *Au Jardin de l'infante* (1893), en partie du fait de sa répugnance à jouer le jeu des innombrables factions où se fragmente le mouvement symboliste. L'ironie poignante de sa poésie intimiste est qu'elle s'alimente dans une certaine mesure à son manque de visibilité. L'art, peut-on conclure avec Lucien Détréz, est moins pour lui un moyen de parvenir que le « substitut humain de l'impossible bonheur »²³.

S'il n'y avait que cela cependant, Samain ne se démarquerait pas de la plupart de ses pairs, d'autant que, comme le remarque Léon Bocquet, « il n'a rien

21 G. Thuillier, « Albert Samain, expéditionnaire », [dans :] *La Revue administrative*, sept-oct. 1985, n° 227, p. 441.

22 A. Samain, *Œuvres en prose*, M. Béghin, C. Carrère, B. Vibert (éd. critique), C. Carrère (dir.), Paris, Garnier, 2020, p. 192. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *OEP*, la pagination suivra le signe abrégatif après la virgule.

23 P. Kah (dir.), *Florilège pour Albert Samain*, Lille, Les Amis de Lille, 1931, non paginé, entrée « Lucien Détréz ».

inventé, rien découvert, ni dans la forme, ni dans le fond, ni même dans le rythme »²⁴. Ce que confirme après lui, un peu plus durement peut-être, Albert de Bersaucourt : « les nombreuses influences qu'il a subies trop docilement, et même servilement, enlèvent à une partie de son œuvre son originalité »²⁵. Certes, Samain tend, à l'instar de bien d'autres poètes, à réécrire sa vie en réaction à une réalité décevante ; certes, cette réécriture s'inscrit dans un moule préexistant avec lequel il ne prend que des libertés passagères. Mais, ajoute Bocquet, c'est précisément sa faculté à s'inspirer de toutes les écoles sans jamais s'y enfermer – son « éclectisme passionné » et sa tendance à s'échauffer « pour » plutôt que « contre » (*OEP*, 193), comme le dit Samain lui-même –, qui fait qu'il « clôt son âge et le résume »²⁶. Et, plus encore, le sentiment qui l'anime fusionne et transcende les diverses influences en une voix qui a « son timbre bien distinct et telles sonorités expressives à ne point se méprendre »²⁷. On peut hasarder ici que cette singularité doit beaucoup à l'attitude de Samain vis-à-vis de ce qu'il a perdu ou ne peut avoir, attitude qui dépasse un simple rapport d'opposition ou de recreation : c'est en effet dans le sentiment de perte lui-même que le poète vient puiser la satisfaction qui lui est refusée.

Cela est particulièrement notable dans la manière dont nombre de ses écrits fuient la situation présente pour y préférer un passé regretté, un autre part entraperçu ou une fin anticipée. La tangibilité de l'instant présent est éludée au profit de subtilités presque infra-sensorielles, accessibles aux seules sensibilités exacerbées. Tout chez Samain détourne de l'axiome

24 L. Bocquet, *Albert Samain, Sa Vie, son Œuvre*, op. cit., p. 254.

25 A. de Bersaucourt, *Albert Samain, Son Œuvre*, Paris, La Nouvelle revue critique, 1925, p. 30.

26 L. Bocquet, *Albert Samain, Sa Vie, son Œuvre*, op. cit., p. 255.

27 *Ibidem*.

utilitariste selon lequel les choses peuvent et doivent toujours être possédées et appréciées directement, comme on satisfait immédiatement un besoin primaire. Identifier les différentes lignes de fuite de cette échappée constante peut aider à mieux en saisir l'ampleur et la portée ; parmi les motifs récurrents de la production de Samain – en tant que poète, épistolier ou diariste – figurent en bonne place la nostalgie, l'ailleurs et le crépuscule. Des horizons qui, bien que teintés de mélancolie et défavorables au succès, demeurent susceptibles de procurer une certaine quiétude.

L'incurable nostalgie

Samain est sans doute avant tout le poète de la nostalgie, d'un passé révolu mais indélébile, qui colore irrésistiblement le présent, voire tend à s'y substituer :

Ton souvenir est comme un livre bien aimé,
Qu'on lit sans cesse, et qui jamais n'est refermé,
Un livre où l'on vit mieux sa vie, et qui vous hante
D'un rêve nostalgique, où l'âme se tourmente. (*OPC*, 67)

Le poète « vit mieux sa vie » dans le souvenir, et, comme en témoignent bon nombre de ses lettres²⁸, fait preuve d'une capacité remarquable à revivre les moments précieux de son existence, tant, d'après Léon Bocquet, « il en garde, comme au lendemain, l'enchantement bien défini »²⁹. De là à conclure que Samain ne peut pleinement apprécier la texture du présent qu'une fois celui-ci passé et hors de portée, il n'y a qu'un pas. C'est ce que semble suggérer, par

28 Voir par exemple sa lettre à son ami Paul Morisse du 11 avril 1896, dans laquelle il évoque en détail le souvenir encore vif de leur voyage en Allemagne, neuf ans auparavant : « je revois encore, comme si j'y étais [...] ». A. Samain, *Correspondance (1876-1900)*, C. Carrère (éd. critique), Paris, Garnier, 2021, vol. 2, p. 634.

29 L. Bocquet, *Albert Samain, Sa Vie, son Œuvre, op. cit.*, p. 65.

exemple, son rapport à la fête : si celle-ci figure parfois dans sa poésie, c'est le plus souvent sous la forme d'un répit songeur et mélancolique après les (supposées) réjouissances. Mildred Rejane Camille explique ainsi que si Samain « possédait le sens de la fête [...] il préférerait la surprendre à son déclin »³⁰, du fait de « son imagination de poète plus épris de l'idée de la fête que de la fête elle-même »³¹. L'« idée » d'un événement est par ailleurs de nature à nourrir l'anticipation tout autant que la nostalgie, et tout indique que Samain, conscient de ses inclinations profondes, est parfois enclin à nouer les fils de ces deux dispositions en anticipant sa propre nostalgie : « je voudrais avec C multiplier dans nos promenades les endroits où nous nous arrêtons, de façon que [...] j'aie ainsi plus tard des souvenirs semés un peu partout à travers la ville » (*OEP*, 317) dit-il ainsi un jour à propos de sa « Grande Amie »³².

D'autres écrits de Samain laissent à penser que sa nostalgie, en sus d'être incurable et anticipée, n'a pas même besoin de s'ancrer dans un moment particulier pour exister. Ainsi, un soir qu'il se promène et regarde au loin, aperçoit-il une fenêtre sur un autre monde, jusque-là seulement rêvé : « et l'Italie, la divine Italie, ma souveraine nostalgie, que nulle réalité ne guérirait d'ailleurs, semblait flotter là-bas, pour moi, dans l'horizon de lumière... » (*OEP*, 302). L'aveu de Samain est ici crucial : la réalité elle-même, coïncidât-elle en tous points à son désir, ne serait jamais suffisante pour l'assouvir. Ainsi que le résume Émile Ripert, « il n'a point désiré la réalisation de ses rêves, sachant que toute

30 M. R. Camille, *Albert Samain et son temps*, Thèse de doctorat soutenue à la City University de New York (1981), Ann Arbor [Michigan], University Microfilms International, 1986, p. 113.

31 *Ibidem*, p. 114.

32 Cécile Cerizier, avec laquelle, vraisemblablement, il n'eut jamais qu'une relation platonique. Pour un résumé de leur relation, cf. *OPC*, 347-351.

réalisation est imparfaite et vaine »³³. La nostalgie de Samain est pour ainsi dire consubstantielle à son être, et en cela le poète illustre bien l'affirmation d'Onimus selon laquelle le « seul fait d'exister » emporte le fait « de se sentir en exil »³⁴. Samain se languit toujours d'un ailleurs qui ne cesse de lui échapper.

L'irréductible ailleurs

L'ailleurs est ce vers et en quoi tout, chez Samain, tend et se résout. S'il est parfois explicitement invoqué (« Ô mon cœur, laisse-moi m'envelopper d'*ailleurs* » *OPC*, 143), il est le plus souvent évoqué à coups de « là-bas » ou de « lointains », de préférence elliptiques : « dans le parc aux lointains voilés de brume... » (*OPC*, 267). Selon son ami Francis Jammes, « il n'écoutait que les cloches d'une église qui sonnaient là-bas, je ne sais où, dans un pays qui n'est pas le mien, dans la contrée où sont les choses que l'on ne voit pas »³⁵. La poésie de Samain, à l'écoute de ce qu'Onimus appelle « l'arrière-pays »³⁶, rétablit une profondeur de champ qui elle-même permet d'infinies résonances. Et si le soleil dru impose au présent une certaine unidimensionnalité, alors le poète recherche et recrée la tridimensionnalité sous l'ombre bienveillante des arbres :

Le soleil brûlant
Les fleurs qu'en allant
Tu cueilles,
Viens fuir son ardeur
Sous la profondeur
Des feuilles. (*OPC*, 156)

33 É. Ripert, « La poésie d'Albert Samain », [dans :] *La Revue pédagogique*, janvier-juin 1913, t. 62, p. 37.

34 J. Onimus, *Étrangeté de l'art*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 88.

35 L. Bocquet, *Albert Samain, Son Œuvre, Sa vie*, op. cit., p. 7.

36 J. Onimus, *Essais sur l'émerveillement*, op. cit., p. 15.

C'est aussi là, au milieu des feuillages, ou dans les retraites offertes par tel ou tel coin de jardin, de chambre ou de balcon, que les secrètes conversations des choses sont les plus audibles, pour qui sait les écouter du moins. La fascination de Samain pour l'indéfini, l'indescriptible et le silence peut également se lire comme un refus de ne voir dans les choses que les choses elles-mêmes, telles que définies par des contours trop nets et un discours morcelant, cloisonnant, appropriant : « J'adore l'indécis, les sons, les couleurs frêles, / Tout ce qui tremble, ondule, et frissonne, et chatoie » (*OPC*, 72) déclare-t-il ainsi. Branchages, feuillages, bourgeons, corolles, rais de lumière en mouvement perpétuel renvoient à l'infra-tangible, et dénotent une autre présence, une autre réalité. L'ailleurs est à l'intérieur tout autant qu'à l'extérieur des choses. Et Samain d'osciller sans cesse entre tentatives de rendre justice à cet ineffable et silence résigné. Il rêve « [d]e vers silencieux, et sans rythme et sans trame, / Où la rime sans bruit glisse comme une rame » (*OPC*, 77). Et sa poésie, observe Camille, se confond dans sa sonorité même, au-delà des signifiés, avec une musique « du silence », à savoir une musique au plus près des choses, épousant, afin de s'en faire le véhicule, chacune de leurs facettes, de leurs demi-teintes et de leurs ondoyances, dans un esprit impressionniste : « on peut dire que Samain a souhaité exprimer par le langage ce qu'il y a d'inexprimable dans la musique de Fauré et de Debussy »³⁷.

Les promesses du crépuscule

C'est au crépuscule, heure que Samain prise entre toutes, que nostalgie et ailleurs, c'est-à-dire temps

37 M. R. Camille, *Albert Samain et son temps*, op. cit., p. 119. Camille rappelle par ailleurs que Gabriel Fauré a mis en musique un certain nombre des poèmes de Samain.

et espace, se confondent, au sein d'un silence libérateur. Le soir est l'exhalaison du jour, le moment où l'on peut enfin se retirer du « bruit et [de] la fureur de la vie »³⁸, et contempler celle-ci de loin, dans la solitude et le recueillement ; la fin du jour sublime les choses et leur rend, en les achevant, leur poids et leur consistance. Et ce qui vaut pour le jour vaut pour l'année : l'automne, saison crépusculaire, encore gorgée du soleil, des parfums et des saveurs des mois précédents, mais suffisamment éloignée d'eux pour qu'ils soient désormais inaccessibles, permet d'en prendre la mesure. Pour François Coppée, Samain est ainsi « un poète d'automne et de crépuscule, un poète de douce et morbide langueur, de noble tristesse »³⁹ ; pour Bocquet, il est « par excellence le poète des soirs et de l'arrière-saison, le poète de l'agonie des êtres et des choses »⁴⁰.

Mais, serait-on tenté de suggérer, plus que l'agonie, c'est l'entre-deux, qu'il soit en fait matinal ou crépusculaire, qui enchante le poète : le « soir d'or adouci » (*OPC*, 228), ce ciel où, « en des douceurs de turquoise et de perle [...] la fin du jour se subtilise » (*OPC*, 112), ce « crépuscule pâissant » (*OPC*, 57), dont la blancheur nacrée annonce paradoxalement le « lourd tapis soyeux » (*OPC*, 58) des ténèbres, c'est aussi le lieu où nuit et jour se transfigurent l'un l'autre et forment un tout à la fois singulier et pluridimensionnel. Les êtres et les objets, par la grâce du flou pré-nocturne, s'entremêlent et s'interpénètrent ; ici un « profil se noie » (*OPC*, 72), là « l'ombre lente a noyé la vallée indistincte » (*OPC*, 57), là encore l'âme du poète est « vague et noyée au fond du brouillard hiémal »

38 *Ibidem*, p. 114.

39 F. Coppée, « Au Jardin de l'infante », [dans :] *Nord*, juin 1989, n°13 (numéro spécial sur A. Samain), p. 51.

40 L. Bocquet, *Albert Samain, Sa vie, op. cit.*, p. 116.

(*OPC*, 139). Bocquet comprend que si Samain a une nette préférence pour « les teintes neutres, les tons qui [...] se complètent, se fondent »⁴¹ dans le soir, c'est aussi qu'il y trouve une harmonie qui fait défaut au jour.

C'est au sein de ce vague palimpseste que Samain retrouve espoir, que la perte soit avérée ou anticipée. Un passage de l'hommage au poète de Charles Droulers résume bien cette disposition. Droulers voit la clef de l'œuvre de son ami dans une phrase préférée par lui à l'occasion d'une promenade nocturne : « la nuit est claire. On voit qu'elle porte le jour ». Selon Droulers, l'œuvre de Samain est une œuvre « qui n'est pas de grand soleil et de plein midi, – [une] œuvre enveloppée de mystère et qui, cependant, gardienne d'un haut idéalisme, [concentre] en elle la lueur diffuse d'un astre disparu [et] "porte le jour" »⁴². On peut même avancer que le jour est pour Samain d'autant plus présent qu'il est absent : sa disparition ne fait qu'augmenter son aura, qu'accomplir son essence dans l'esprit du poète, et, paradoxalement, dévoiler des promesses éludant toute temporalité linéaire.

Quiétude du dessaisissement

Les écrits de Samain, par le biais de leur déplacement vers l'ailleurs, l'après et l'indéfini, renversent le rapport typique à la jouissance des moments, objets et expériences qui composent l'existence. Là où les postulats utilitaristes font coïncider cette jouissance avec la possession pleine et entière des aspects tangibles et quantifiables des éléments en question, Samain insinue que ce n'est qu'en laissant ces

41 *Ibidem*, p. 115.

42 P. Kah (dir.), *Florilège pour Albert Samain*, *op. cit.*, entrée « Charles Droulers ».

éléments s'estomper, s'évanouir, s'évaporer, en les perdant, en somme, qu'on les retrouve véritablement, dans la « lueur diffuse » qu'ils laissent derrière eux, et qui continue d'habiter les choses et la mémoire. L'absence, chez Samain, est une condition nécessaire de la présence.

On voit comment une telle approche peut à la fois trancher avec « une époque où la grande affaire de la vie est de gagner de l'argent par n'importe quel moyen », « un monde pratique, mécanique et grossier »⁴³, comme le dit Ernest Fornairon dans son propre hommage à Samain, et ne faire dans cette époque et ce monde aucun bruit ou presque. Samain lui-même a une relation ambivalente à l'idée d'obtention et de possession de ce qui fait une vie réussie aux yeux de la société. D'un côté, il déplore, dans de nombreuses lettres à ses amis, son incorrigible « paresse », qui le met en retard dans sa correspondance ou l'empêche d'avancer dans ses vers, et fait souvent état, dans ses carnets intimes, de son cruel manque de volonté, de sa difficulté à s'imposer et de sa propension à se résigner à un « rôle éternel d'homme qui compte sur la bonne fortune » (*OEP*, 209), « de pique-assiette qui fait des dîners exquis par hasard, sans jamais composer lui-même le menu » (*OEP*, 209), rôle où il trouve « je ne sais quoi d'humiliant » (*OEP*, 209), et qui nourrit chez lui « une immense lassitude de vivre » (*OEP*, 209). De l'autre, lorsque dans cet état il sort dans la rue et que « tout prend la couleur de [son] âme » (*OEP*, 209), il est submergé par la « vilénie humaine » (*OEP*, 209), à savoir « la laideur morale des âmes, la grossièreté des appétits, l'infâmie de la turpitude, le cynisme de l'égoïsme jouisseur » (*OEP*, 209), tous engagés dans une « danse macabre, triviale, inesthétique, s'en allant [...] dans le boulevard

43 *Ibidem*, entrée « Ernest Fornairon ».

affolé de réclame jusqu'à l'absurde conclusion du néant » (*OEP*, 211). C'est sans doute en dernier ressort la conscience aigüe de Samain de ce que le désir irrépressible d'exister à tout prix – à travers la jouissance, le pouvoir, la possession – est voué à conduire au désespoir qui l'amène à ressentir pour ses semblables, y compris ceux qui ont commis un crime, une « immense indulgence », sous l'influence de cette partie de lui qui, en son tribunal intérieur, se fait l'avocat de « toutes [ses] faiblesses, de toutes [ses] lâchetés, faites ou seulement pensées, ce qui revient à peu près au même » (*OEP*, 197). Mais c'est précisément cette même connaissance profonde de la nature humaine, en lui comme dans les autres, qui le conduit à s'exhorter lui-même à un retrait « hautain » :

Laisse la rue à ceux que leur âme importune [...]

Tas d'affamés serrés à la table commune

Laisse aux autres leur part hâtive du festin [...]

N'espère pas ; l'espoir est un oiseau rapace.

Vis, si tu peux, dans l'éternel l'heure qui passe. (*OPC*, 144)

L'« éternel » de l'« heure qui passe » ne se goûte pas hâtivement, dans « la rue », symbole ici du désir infernal de s'accaparer sa part de plaisir et de reconnaissance, mais dans la réfraction infinie, au travers de l'instant teinté de passé perdu, de tous les ailleurs réels et imaginés. Certes, cette rêverie, cet éternel entraperçu ne suffisent pas à faire de Samain un homme heureux, dans le sens commun du terme car si le dessaisissement est condition de la présence, le sentiment de la perte, lui, perdure. Cela étant dit, considérer avec Gaston Bachelard que la rêverie poétique est en et par elle-même porteuse des « nuances d'un bonheur cosmique »⁴⁴, dans la mesure où elle « assemble de l'être autour de son rêveur [et] lui donne des illusions d'être

44 G. Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses universitaires de France, 1974, p. 131.

plus qu'il est »⁴⁵, permet d'imaginer que la vie Samain n'était pas dépourvue d'une certaine quiétude⁴⁶. Une quiétude où la perte peut se sublimer en délicieuse perte de soi, comme le suggère Samain lorsqu'il dit avoir ressenti, à Annecy, « l'irrésistible besoin de me mêler, de me perdre dans toutes les formes de la vie qui m'entouraient, de me dissoudre dans l'air, dans l'eau, de disséminer ma personnalité abolie dans les multiples jeux de l'apparence de l'Être »⁴⁷.

La vie « humble et banale » d'Albert Samain, écrit Émile Ripert, « ne semblait pas favoriser l'essor poétique ; mais la poésie, qui déserte les plus luxueuses existences, vient souvent auréoler les plus pauvres »⁴⁸. Et l'une des qualités centrales de cette poésie est qu'elle offre ce dont elle se nourrit : la suggestion, l'évocation, qui compensent, voire surpassent la perte : « c'est l'honneur de l'œuvre de Samain, que, si mince soit-elle, elle puisse suggérer beaucoup plus qu'elle n'exprime »⁴⁹.

45 *Ibidem*.

46 « Pas de bien-être sans rêverie. Pas de rêverie sans bien-être », dit Bachelard. *Ibidem*.

47 A. Samain, *Correspondance (1876-1900)*, Paris, Garnier, 2021, vol. 1, p. 399.

48 É. Ripert, « La poésie d'Albert Samain », *op. cit.*, p. 33.

49 *Ibidem*, p. 47.

bibliographie

Bentham J., *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation*, London, T. Payne & Son, 1789.

Bersaucourt A. de, *Albert Samain, Son Œuvre*, Paris, La Nouvelle revue critique, 1925.

Bachelard G., *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

Bocquet L., *Albert Samain, Sa Vie, son Œuvre*, Paris, Mercure de France, 1919.

Camille M. R., *Albert Samain et son temps*, Thèse de doctorat soutenue à la City University de New York (1981), Ann Arbor [Michigan], University Microfilms International, 1986.

Coppée F., « Au Jardin de l'infante », [dans :] *Nord*, juin 1989, n°13.

Jarry A., *Albert Samain. Souvenirs*, Paris, Victor Lemasle, 1907.

Kah P. (dir.), *Florilège pour Albert Samain*, Lille, Les Amis de Lille, 1931.

Marcel G., *Essai de philosophie concrète*, Paris, Gallimard, 1940.

Onimus J., *Essais sur l'émerveillement*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990.

Onimus J., *Étrangeté de l'art*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

Ripert É., « La poésie d'Albert Samain », [dans :] *La Revue pédagogique*, janvier-juin 1913, t. 62.

Samain A., *Œuvres poétiques complètes*, Carrère C. (éd. critique), Paris, Garnier, 2015.

Samain A., *Œuvres en prose*, Béghin M., Carrère C., Vibert B. (éd. critique), Carrère C. (dir.), Paris, Garnier, 2020.

Samain A., *Correspondance (1876-1900)*, Carrère C. (éd. critique), Paris, Garnier, 2021.

Thuillier G., « Albert Samain, expéditionnaire », [dans :] *La Revue administrative*, sept-oct. 1985, n° 227.

Tocqueville A. de, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Charles Gosselin, 1840, t. 3.

Van Roosbroek G., Beach J. W., « A French Love Poet of the Nineties », [dans :] *The North American Review*, Aug. 1921, vol. 214, n° 789.

abstract

Absence as a prerequisite for presence: Albert Samain and the poetics of letting go

Our society's utilitarian premises imply that only that which can be possessed, mastered and quantified can be said to lead to pleasure and contentment. This article contends that an alternative to this stance, which according to a number of philosophers can lead to ennui and despair, can be found in Albert Samain's poetical and prose works. Samain's writings suggest that things acquire more depth and aura once they are lost and poeticised through nostalgia and longing, and thus that absence can make a moment or an experience more present than it was when it was actually happening. And so, in spite of the melancholy which is almost inevitably attached to poetical reveries, the latter are more likely to lead to a certain form of quietude than the mere possession of the thing itself.

keywords


Albert Samain, utilitarianism, loss, nostalgia, twilight

mots-clés

Albert Samain, utilitarisme, perte, nostalgie, crépuscule

benjamin bâcle

Benjamin Bâcle est maître de conférence à University College London, et a également enseigné aux universités d'Aston, de Birmingham, de Warwick et de Liverpool au Royaume-Uni. Il s'intéresse particulièrement aux penseurs qui, dans le sillage de Maine de Biran (1766-1824) et de Samuel Taylor Coleridge (1772-1834), sur lesquels il a écrit sa thèse de doctorat (à Aston University), remettent en cause les prémisses de l'utilitarisme moderne, et a contribué, entre autres, à la Cambridge History of French Thought (entrée Victor Cousin, 2019) et à des publications plus « journalistiques » telles que The Conversation (France et Royaume-Uni) ou Philosophy Now.

PUBLICATION INFO		
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681	
Received : 01.10.2022 Accepted : 24.03.2023 Published : 30.06.2023	ÉTUDES	ASJC 1208
		
ORCID : 0009-0002-8915-0584		
B. Bâcle, « L'absence comme condition de la présence : Albert Samain et le dessaisissement », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2023, nr 34, pp. 55-72. DOI : 10.4467/23538953CE.23.011.17928		
www.ejournals.eu/CahiersERTA/		
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		